



Le Roi et la Reine quittant l'hôtel de ville de Bruges, le 25 octobre.

En avant... Ça va mieux, de temps en temps je veux pédaler une vingtaine de mètres chaque fois que les pavées de l'ancien chemin apparaissent. Le long du chemin on remarque un petit monticule de débris de pierres, là se trouvait jadis le village St-Joris !

Dans le lointain j'entrevois une silhouette, elle apparaît comme une gigantesque montagne de pierres, d'où une multitude de bras s'élèvent vers le ciel : Nieuport !

J'ai parcouru l'une des parties les plus fertiles de l'ancienne Flandre.

Depuis un quart d'heure j'ai passé l'Yser. Je monte sur les boucliers pour voir à quelle distance je suis déjà. A quatre cents mètres à peu près la rivière coule tranquille et riante sous les rayons du soleil d'automne ! Quand est-ce que j'arriverai, donc à Nieuport ? Y arrivera-je jamais ? Je suis épuisé, la sueur me coule le long du cou.

Si je mangeais ! Là git une caisse Allemande pleine de grenade à main, je vais m'y asseoir.

Quelle vie effroyable ont dû passer ici nos soldats. Nous sommes à l'armistice, je cours ici pour mon plaisir, le temps est superbe, je m'imagine comment cela devait être par un temps de pluie sous une grêle de feu et de fer, dans une

atmosphère de gaz pestilentiels ; et cela durant de longues années.

En avant. Je suis restauré un peu. La marche joyeuse recommence. Oh, cette boue ! cette boue ! Je m'aperçois que j'avais plus facilement à présent au-dessus des tranchées, mais, là où les obus sont tombés je dois descendre.

Il y a parfois des planches de passage, passablement bien conservées. Je grimpe une fois de plus sur une hauteur, je regarde autour de moi. Quelle destruction ! Quelle destruction !!

Je ne vois que limon jaune de l'eau, des roseaux, de loin en loin un tronc d'arbre. Voyez ici toute une rangée d'arbres, coupés, tordus ; ce doit être l'ancien chemin. Je dois aller par là. L'excursion devient extrêmement difficile ; sur des planches étroites je suis les boyaux, qui tournent continuellement, je me réjouis quand j'ai deux mètres qui se manifestent entre de chemin en ligne droite ! Partout des traces de violent bombardement qui se révèle entre autre par l'absence complète de bois et par des cavités remplies d'eau. Ma bicyclette devient un objet qui n'est plus à manier, le limon se glisse entre le pneu et l'abat boue, les roues ne tournent plus. Je fixe mon vélo et le porte bagage, je le pousse ainsi en avant ; je cours dans la boue à côté des planches, afin les laisser libres pour ma



Jean Joye, doyen de la Garde-Civique de Bruges qui avait pu cacher son uniforme et qui l'endossa le jour de la délivrance.

bicyclette. Ce n'est qu'ainsi que je parviens à la mettre en marche. Derrière moi, je dois faire attention aux fils de fer barbelés. Je traverse des fosses sur lesquels sont jetées de planches étroites; je tente de secouer le limon de mes souliers; je prends mon vélo sur les épaules (qu'elle pèse cette machine !) et j'essaye; je glisse encore avant d'arriver à la planche ! Je dois recommencer plusieurs fois; après des efforts inouïs je réussis à passer le ruisseau. Mes souliers et mes guêtres sont devenus un amas de boue, mon complet noir de cycliste prend lentement une couleur grise, mes mains sont remplies de vase, ce sont encore les mêmes accidents du sol qui se succèdent. Mon vélo devient de plus en plus lourd, le limon coule le long des rayons et les roues sont devenues bientôt des pièces pleines. Je dois pousser ma charrette de toutes mes forces, quand elle glisse de la planche, je dois travailler ferme pour l'arracher de la boue.

De notre visite à Nieuport nous écrivions : « Après une excursion fatigante à travers la boue, à travers des fils de fer, souvent pas à pas, sur des pierres branlantes, des planches, des poutres je suis arrivé enfin à Nieuport, au milieu des ruines impressionnantes. Je me trouve étranger en un endroit que je connaissais si bien, que j'ai écrit souvent en temps de paix. Où est la rue Longue, où est le marché, où dois-je chercher les ruines de l'Eglise, où celles des Halles ? Et l'entourage me paraît si étrange, quand je vois ça et là, surgir derrière les décombres un soldat belge, un civil ou un prisonnier allemand. Ils doivent mettre un peu d'ordre dans ce chaos, ils se sentent comme impuissant devant ces amas imposants de ruines.

Je voudrais bien leur demander de ne rien changer, de ne rien transporter, de ne rien endommager, de tout conserver à Nieuport. Ce sera un musée qui transmettra à la postérité le martyre de la Belgique, l'héroïsme belge, la fidélité des alliés et le vandalisme du militarisme allemand. Mais nous connaissons le caractère de notre peuple, quelque invraisemblable que cela paraisse il régnera bientôt ici une nouvelle vie.

Enfin je trouve les ruines de l'Eglise, je la reconnais à une ouverture de fenêtre gothique, à des

pierres taillées, qui font connaître l'art de nos pères gisant entre la chaux du bois carbonisé, des morceaux de fer et des grès. La maison de prière datait du XIII<sup>e</sup> siècle, quand Nieuport était prospère, réputée la pêche. C'était un noble bâtiment gothique. Là où était situé le cimetière se trouvent encore quelques troncs d'arbres brisés et sous l'herbe haute qui pousse abondamment, dans ces ruines, sont enterrés maints héros. Je lis : Ici repose « Mahomed ben Abdallah » puis des inscriptions nous rappellent le courage extraordinaire de marins français des fusiliers j'en ai rencontré tantôt quelques-uns au rivage les bérêts ornés de l'inscription « Nieuport ».

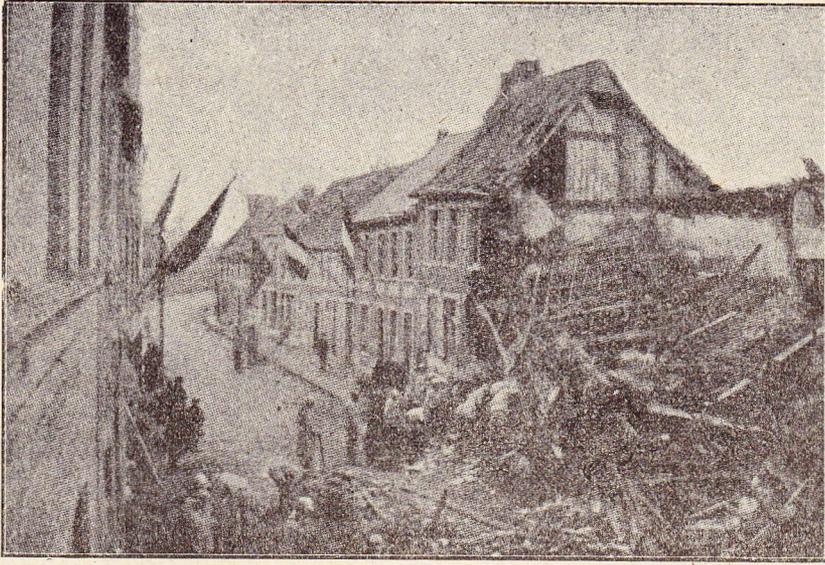
Où seraient les vestiges du « Dunnenhuis », où Albert et Isabelle séjournaient durant le siège d'Ostende en 1600, je cherche en vain aussi les halles qui élevaient fièrement leur tour svelte au-dessus des toits des maisons. De la gare il reste encore un pan de mur debout ; il porte une planche sur laquelle on lit en lettres noires « Ville de Nieuport ». Je ne vois pas non plus le « Tempelierstoren », qui se dressait à l'extérieur de la ville. Où sont dispersés tous les habitants ? C'est ce que je me demande et il me semble que je les vois encore dans leurs maisons, dans leur port pittoresque. Où est le « Vierboet », un des premiers phares flamands, où on brûlait du bois, il cadrait si bien avec la ville de pêche déchuë ? Je ne vois que des ruines, à travers lesquelles on a tracé quelques rues; à l'embouchure de l'Yser, auprès des tranchées, des arbres élançés, il ne reste que des pauvres troncs dénudés. Je descends un escalier et j'arrive dans les sous-terrains de Nieuport. Des corridors en bois croisent dans toutes les directions sous la ville. J'y vois des cuisines abandonnées, des postes de téléphone délaissés, je me repose parfois devant une fenêtre d'observation par laquelle je vois la plaine du Veurne-Ambacht où par laquelle j'entends murmurer l'Yser. Je suis seul ici où des milliers d'hommes ont vécu pendant de longs mois, pendant que les grenades éclataient au-dessus d'eux. Nieuport ne pouvait disparaître, ainsi le témoigne cette merveilleuse ville souterraine où règne un silence impressionnant. « Dites qu'il faut tout conserver ainsi », m'écrivait hier mon ami le major. Ici se trouve le secteur principal du fameux Yser. Nous voyons beaucoup pendant cette matinée, des écluses, les travaux électriques, les abris et finalement des ruines, l'immense plaine de l'Yser, que la pluie arrose. Pas un arbre, pas une ferme, pas de maison qui rompt la monotonie des trous d'obus et les flaques d'eau.

L'armée belge avec Albert à la tête prit d'ici son essor vers la victoire pour la délivrance du pays martyrisé. C'est ce qui rend la solitude lointaine, le profond silence encore plus saisissant.

Je suis les sentiers boueux et j'arrive de nouveau dans des positions allemandes, à des batteries sautées, des dépôts de munitions minés. Par des ponts de secours j'atteins le village Slype — le premier dans ce secteur qui n'est rasé au niveau du sol. J'y suis de nouveau tout seul et le silence n'est troublé que par le vent qui souffle à travers les fenêtres des maisons. Les habitants séjournent à Ostende et à Bruges, attendant avec impatience le moment où ils pourront de nouveau se fixer dans les ruines pour reprendre le travail. Je fuis la place lugubre jusqu'à ce que j'arrive à Leffinge, le premier endroit de nouveau habité. Mais il y a plus de morts que de vivants, car au bas du versant les Allemands ont établi un cimetière, où les petites croix en bois se dressent en rangs serrés au-dessus de trois mille tombes.

Alors une petite excursion vers Ypres.

« Je m'arrête un instant au cimetière de Roulers au tombeau de connaissances et de proches — le cimetière est devenu très grand depuis que je l'ai visité il y a quatre ans. Tant d'Allemands sont venus mourir en Flandre et quelques centaines sont cou-



Au Carrefour d'Ardoye en Flandre.

chés ici à l'ombre des croix, sous des tertres. À l'extrémité se dresse une colonne avec l'inscription, qui fait penser à la bataille de l'Yser et sur le piédestal on grava beaucoup de noms déjà à moitié effacés par les intempéries. Puis je monte le chemin qui passe à côté du cimetière, le chemin qui conduit à l'affreuse plaine délaissée, le champ de bataille de l'Yser. Passées quelques maisons pas trop saccagées près de la ville, la destruction commence. J'errais du matin neuf heures jusqu'au soir à six heures, sans y apercevoir un bâtiment indemne, sans y rencontrer dix citoyens.

Il n'y a plus de champs, plus de prairies, plus de vergers, plus de fermes, plus de bois ni de parcs, plus de hameaux, de villages, de villes. Là s'étendent encore les collines et les vallons, mais transformés en désolation, des heures et des heures, au loin sont creusés des entonnoirs remplis d'eau sale et entre lesquels poussent des plantes sauvages et de hautes herbes.

Je cherche Passchendaele. J'ai atteint la suite de collines, mentionnée si souvent dans les communiqués. Je ne saurais me tromper. Le village a dû se trouver ici. Là une élévation surmontée d'un poteau avec une planche; je me trouble quand je lis « Kirche Passchendael », église de Passchendaele.

\* \* \*

Je monte sur la hauteur de pierres. Loin autour de moi s'étend la plaine où plane maintenant un silence de mort, les canons y hurlaient durant quatre années. Un site merveilleux en temps de paix, aux villages riants, aux champs fertiles, sillonnés par de murmurantes rivières, aux fermes blanchies à la chaux avec ses moulins aux ailes tournoyantes.

J'enfile un chemin en pente. Je remarque bien des points devenus célèbres durant cette terrible guerre : 's Gravenstafel, Broodseide, Kalve.

Je descends un moment de bicyclette pour faire un brin de causette avec un soldat belge, qui lui aussi vient de jeter un coup d'œil en ces lieux.

Il me montre une place, où quelques petites croix couronnées de casques surgissent de l'herbe sauvage. Il me dit : « J'habitais là. » Il ne retrouve plus une pierre de sa demeure.

Un peu plus loin je m'arrête de nouveau pour jeter un coup d'œil autour de moi. Je dois être ici à Zonnebeke, au centre du village.

— Nous sommes bien à Zonnebeke me demande un civil, qui s'est approché par un chemin latéral.

— Je le pense... Il ne saurait en être autrement...

Un Anglais qui garde des prisonniers Allemands se dirige vers nous et nous crie déjà à quelque distance :

— Any newspapers ?

Cette question me raisonne étrangement aux oreilles. Est-ce que tout ce qui s'étend autour de nous n'est pas plus puissant que m'importe quel article de journal ?

— Est-ce Zonnebeke ? demande-je au Tommy.

— Yes..... There is a board.....

En effet, à quelque distance se trouve un poteau portant le nom du village, il ne reste rien de plus de la grande et belle commune. Quel ironie dans ce mot Zonnebeke, alors que tout est désert autour de nous.

Là git le cadavre d'un cheval, les oiseaux s'y reposent. Partout des munitions, des chariots brisés, des plaques de fer, des pièces de béton, des planches et des poutrels.

Un chemin en bois descend vers la gauche et par Westhoek je me dirige tant bien que mal vers Hooge, un hameau sur la chaussée Menin-Ypres. Quel affreux spectacle autour de moi. Les tombes sont nombreuses. Entre les abris, les tranchées, les redoutes les dépôts de munitions sont éparpillés des chariots brisés, des essieux, des timons, des canons, des wagons, des havresacs, des gourdes, des casques, des baïonnettes, des douilles, des bandes des cartouches pour mitrailleuses, des brouettes, des bêches, des crosses de fusils, des rouleaux de ronces artificielles, des poteaux, des plaques de fer. Les morts seuls ont été enlevés. Ils dorment dans cette plaine désolée, des milliers sommeillent dans cette terre labourée d'obus.

Hooge ? que de fois n'en ai-je pas parlé dans mes écrits ! C'était un endroit idyllique avec le château et le parc magnifique du Baron de Vynck. Les Anglais et les Allemands se dressèrent longtemps ici les uns contre les autres. Et maintenant !... Le parc s'appelle « Sanctuary Wood ».

Je le reconnais encore à ces deux cents troncs d'arbres, plantés dans le sol comme des bâtons morts. Plus une branche, plus une tige, plus une feuille. Le château a disparu. Voilà Hooge d'à présent. Du hameau, il ne reste plus de trace. Des indicateurs me rappellent à l'esprit des noms de communiqués : Bellewaarde, Zouave Wood, Herenthage, Valdhoek et hauteur 60...



Maisons détruites par une bombe d'avion.

Devant moi s'étend le chemin vers Ypres, il descend d'abord, puis il remonte pour redescendre vers la ville où je vois l'herbe pousser bien haute parmi les ruines. Les débris ont été transportés quelque peu; on a pu ainsi tracer quelques rues à travers ces ruines. Le grand marché ressemble à une place de village, on n'y voit que la base de la tour des halles et à l'arrière plan une partie de mur, derrière cela s'élève encore un tronc de la tour de l'église Saint-Martin ainsi qu'un pignon avec un portail pourvu de statues décapitées.

Parmi la chaux et les débris se trouvent des pierres admirablement travaillées. C'était tout ce que les Allemands nous laissèrent de la plus belle église gothique du pays et des halles admirables. Plus loin quelques groupes de murs qui semblent se dresser honteux et branlants dans cet Ypres devenu si petit mais combien émouvant. Car en dehors du marché et des rues avoisinantes, où s'élèvent encore quelques ruines, tout a été balayé, tout a été détruit en grande partie transporté.

Je m'étais heureusement pourvu de pain, car il n'y a rien à trouver à Ypres. Néanmoins ce jour là s'était ouvert la première boutique dans une grande roulotte, amenée par quelque homme entreprenant.

J'y entre; le poêle ronfle gaiement par ce jour de froid. Je peux y obtenir du café mais sans sucre et sans lait. J'y prends mon maigre lunch.

Ne pensez-vous pas, me demande le patron que je ferai de bonnes affaires. Demain j'établirai une tente et je ferai venir toutes sortes de marchandises.

Beaucoup de monde viendra voir Ypres.

Le sens commercial n'est pas encore étouffé chez nous.

Je quitte les ruines d'Ypres pour visiter l'Yperlee, 't Sas, Steenstrate, Drie Grachten, Merckem et la Forêt d'Houthulst. Crack to Polygone, to Crucifix, Butte Château-Wood.

Les sentiers ne manquent pas dans ce lieu sauvage, mais il faut porter la bicyclette sur l'épaule; cependant de bons chemins carrossables traversent aussi l'immense champ de bataille, et c'est un hon-



Le Prince Max von Baden, chancelier d'Allemagne en 1918

neur pour le génie des alliés d'avoir pratiqué aussi rapidement des communications. Vous ne courrez pas précisément sur l'asphalte, et quand vous pédalez en moyenne une longueur de soixante à soixante-dix kilomètres par jour sur ces macadams et ces pavés inégaux, par descentes et montées, vous en ressentez le soir les effets dans les jambes.

Le t Sas... Nous sommes tous émus devant le canal qui va d'Ypres à l'Yser. Il s'allonge rêvant entre les digues tranquilles comme les cimetières militaires où nous nous sommes arrêtés un moment et où nous avons pu lire des noms de flamands de wallons, de français sur les croix plantées affectueusement. Cette affection vous la reconnaissez à l'inscription « Pro Patria », à une rosace, une cocarde, une carte de visite, un drapelet, un casque, une couronne.

Le Sas... et nous pensons à avril 1915 quand les Allemands y lancèrent pour la première fois, près de Pelken, les gaz asphyxiants, et dans cette attaque criminelle atteignirent jusqu'au pont en passant sur le cadavre d'un français asphyxié. Et en esprit, je vois les réserves belges et françaises accourir et rejeter l'ennemi. Et maintenant. Seul le vent souffle dans les hautes herbes, ondule l'eau et bat les fils de fer les uns contre les autres. La mort, le délaissement.

Un paysan qui est retourné à Boesingen, dans une ferme à moitié détruite, dont les châssis de fenêtres sont barricadés, regarde, étonné d'apercevoir un étranger.

Reninghe. Une ruine magnifique. Ce mot sonne sauvagement. Mais cependant, combien sont impressionnants les murs de l'église jadis magnifique, la lumière dorée du soir entre au grand jour par les vitraux ouverts et éclaire les plantes sauvages qui poussent luxueusement entre les hauts piliers, jadis les villageois s'y agenouillèrent en prières silencieuses. Un mur de la haute tour se dresse encore

fièrement, les oiseaux folètent dans les fentes. Tout autour se dressent, les débris branlants de quelques maisons. Il n'y a plus d'êtres vivants à Reninghe, nous sommes seuls au milieu des tombes. Noordschoote... Ici encore quelques vestiges de l'église et quelques murs. Sur les tombes je lis l'indication: Noordschoote. Il n'y a personne auquel je pourrai le demander. Mon regard rencontre beaucoup d'inscriptions de compatriotes tombés au champ d'honneur. Là sur une modeste place je lis: « Les sportman à leur Camarade Gustave Jame, membre du «S. C. Anderlecht» ».

Je reviens au canal. « Drij Grachten » mentionne simplement une planchette. Je me rappelle encore comment ce nom fut cité en 1914. L'éclusier avait bâti sa demeure un peu plus loin. « La Maison du Passeur », ainsi que l'appelaient les Français. La lutte fut longue et terrible en cet endroit; mais les Allemands ne parvinrent jamais à forcer le passage. Combien de vies précieuses furent fauchées ici. Les tranchées, les abris, les redoutes, les dépôts abandonnés, les ponts, les palissades témoignent de l'importance de cet endroit.

Là un peu plus loin Merkem, reconnaissable seulement grâce à une pancarte portant les noms : Luigem et Kippe, où un trou d'obus a voisiné avec l'autre tel les trous de passoire. Tous ces points avaient une grande importance. Ici débuta la marche triomphale, mais ce début fut précisément le plus pénible, et les soldats que je rencontre plus loin dans la campagne me demandent tous :

— Avez-vous déjà vu Merkem? C'est un nom qui les fait encore trembler, un nom synonyme de sang, eau et boue, mais de ce sang, de ces plaines de boue se levait le soleil de la liberté. D'ici, les troupes d'Albert s'élancèrent à travers le Vrybosch, nom populaire de « Forêt d'Houthulst », un nom symbolique, car c'était bien la liberté qu'ils apportèrent d'abord à Roulers, puis à Thourout et à Bruges... Je traverse la forêt de Houthulst, la forêt de la liberté, elle est terriblement endommagée. Je dois encore esquisser une scène. Je me trouve à Clerken, sur la colline. La lune brille à travers les arbres et projette sa lumière sur les ruines de l'église, dont il ne reste plus que quelques tronçons de colonnes. Contre une des pierres est encastré un crucifix. Les bras cassés sont encore étendus sur un morceau de la croix. Autour de moi s'étend le cimetière où les obus entr'ouvraient les tombes; les ossements y gisent parmi les morceaux de cercueils.

Je suis de nouveau seul et bien des sentiments s'éveillent en moi. Je retrouve en cet état le village riant des Forestiers joyeux et amoureux de liberté. La lune jette sa lumière argentée sur les allées de la forêt détruite, sur les tristes ruines et majestueusement, s'étend, le Vrybosch qui porte des blessures glorieuses.

Une lourde auto monte la colline. Je descends du cimetière, peut-être pourrais-je partir pour Bruges. Mais le chauffeur français accompagné d'un soldat, qui fut blessé dans la forêt, mais revient guéri de la France, me demande le chemin vers une autre direction.

L'auto dégringole la colline, j'enfourche ma bicyclette et je traverse le Vrybosch par Zarren, Roggevald, Handzame, toujours à travers les ruines jusqu'à ce que je rencontre les premières personnes à Kortemarck. Je dois encore atteindre Thourout et finalement Bruges où j'essaie de rassembler mes impressions. Mais qui saurait en vérité décrire le pays d'Ypres.

Et maintenant Dixmude

D'une description de voyage au front par C. Raal nous empruntons ce qui suit :

« Derrière la fabrique de..... baillent les champs d'entonnoirs, un pays désespérément retourné. Nos soldats passèrent l'Yser la nuit au moyen de radeaux. A travers les puits et l'eau ils allèrent en



Réfugiés des Flandres.

reconnaissance, à la pêche de soldats ennemis. Quand on voit ce pays sanglant l'admiration grandit pour le travail merveilleux des Belges.

Sur la deuxième ligne nous entrons dans une tranchée. C'est un boyau nu, sale, courant entre des sacs de sable accumulés, maintenus par des bois à peu près d'un mètre de haut. Par terre un lattis en bois qui craque quand on y met le pied. Nos garçons ont dû endurer ici, les ardeurs du soleil, les froids des longues nuits d'hiver sous le feu des milliers de bouches à feu. Ils ont défié ici la souffrance surhumaine, connu le désir brûlant de vengeance que hante les bonnis. Quel feu divin devait brûler dans leur cœur pour soutenir dans de telles conditions la lutte jusqu'à la fin glorieuse. Avec quel ardeur l'amour de la liberté et de la patrie devait consumer ces malheureux pour les élever jusqu'au sublime sacrifice.

Nous sortons de la tranchée, traversons l'Yser et approchons des ruines. On nous fait remarquer que nous avons atteint la ville depuis longtemps; nous ne nous en étions pas aperçu. Les maisons ont disparues, leurs débris sont recouverts par les terres retournées. Dixmude dans toute son étendue est transformée en un amas de ruines.

La mort consumante a tout dévoré, a tout anéanti. Ce qui git encore ici ce sont les ruines d'une ville dans sa plus grande expression. Dixmude, la première ville-sœur que nous visitons: Dixmude, Nieuport, Ypres. Sommet de souffrance et d'apogée de tragédie. Trois villes choisies par le sort pour modeler la beauté et la vaillance de notre peuple.

Dixmude, première martyre, tombée sur le chemin douloureux de la liberté.

Cet amas de débris était la magnifique église de St-Nicolas. Nous montons la colline de pierres où s'étendait l'âme de la ville.

Le magnifique hôtel de ville, de style gothique avec sa tour élancée et son carillon renommé, n'est plus retrouvable. Tout ce que les fléaux précédents, les guerres et incendies antérieurs n'ont su faire, les canons actuels l'ont accompli. Dixmude n'existe plus. Seul, le commissaire de police, est retourné dans cet enfer et s'est fixé dans une cave. Il cherche, avec un aide, les trésors cachés et précédant

les voleurs, il veut sauver ce qui reste encore à sauver. Il découvre plus d'un trésor. Là, sur cette place où était autrefois le grand marché, quelqu'un a érigé une baraque et y vend de la bière... C'est déjà un café.

Voilà un coup d'œil rapide du champ de bataille de la Flandre occidentale, tel qu'il était, quand le combat se déplaçait plus vers le nord. Du 19 octobre au 1er novembre nous avons, la période du canal du Schipdonck, dont nous parlerons bientôt.

La lutte au nord de la Flandre occidentale, jusqu'au 1er novembre.

La délivrance de Saint-Laurent et d'Eecloo.

Les Allemands derrière le canal de Terneuzen.

La situation à Gand.

Les Allemands avaient abandonné sans grande lutte le pays de Bruges.

La ville fut prise le 19 octobre.

Le 20 octobre les soldats belges se trouvaient à la frontière hollandaise près de l'Ecluse. Ils y formèrent le 22 octobre un poste de garde spécial, car le 20 octobre les premières divisions furent dirigées en toute hâte vers Maldegem. Maldegem devint un point du front. L'extrême de l'aile droite des Allemands était comme suspendue dans l'espace derrière le canal de Schipdonck.

Ce canal coule d'abord parallèlement au canal Léopold, mais se courbe plus loin et se dirige vers le sud de Deynze, sur la Lys.

La ligne du front allemand suivit cette direction et se prolongea vers Tournai.

Tel était la situation le 19/20 octobre.

Du côté des alliés se trouvaient au nord les Belges, au sud, les Français, les Américains, les Anglais. La situation resta inchangée au nord jusqu'au 1er novembre. Les Belges poursuivaient les Allemands de Bruges-Maldegem. Ceci se fit sans grands combats. Les arrière-gardes allemandes se sauvaient pour la plupart en Hollande et s'y laissaient interner. Ces troupes n'étaient pas fort nombreuses.

On parla dans les journaux de l'époque de plusieurs milliers d'Allemands internés; ceci était très

exagéré. Au lieu de milliers, on peut dire des dizaines.

Nous trouvons dans un carnet journalier la description de la prise de Maldegem.

Les Belges sont là, 19 octobre. Des colonnes d'artillerie, de cavalerie, d'automobiles sont en marche, elles ne savent pas passer le pont, mais celui-ci est bientôt réparé et toute l'armée passe par Maldegem et poursuit en hâte l'ennemi. A tous les coins de la grande route se trouvent des spectateurs qui agitent leurs mouchoirs, les soldats répondent aux saluts.

Un aviateur allemand survole à quelques centaines de mètres la tour de l'église et mitraille dans les rues; les civils se sauvent dans les maisons, les soldats habitués à ces jeux forcent l'avion à retourner vers la droite. Puis on fit fête; on danse avec les soldats, de retour au pays. Ce fit de courte durée, car tout à coup on entend les pas des chevaux, le roulement des chariots. Qu'est-ce? La moitié de l'armée que nous avons vu passer joyeusement il y a quelques heures revient au galop. Serait-ce de nouveau la fuite? A peine arrivé au marché ils sont divisés. Par la rue du Nord et la rue rue de Lede ils s'en vont au combat en dehors du village. Qu'arrive-t-il? Chacun hausse les épaules, mais tout à coup s'écrit... boum... s'écrit boum... Un soldat d'un coin de rue nous crie : « Descendez dans la cave, les Allemands bombardent Maldegem ». Le même bruit de s'écrit boum... Le craquement de verre... une maison saute. Chez nous, tout le monde est dans la cave, excepté deux de mes frères. Le bombardement continue; on frappe à la porte; c'est Eugène, nous ouvrons. Où avez-vous été? Avez-vous vu Léon? Non, répondit-il, j'étais au Westendecken, je regardais un cabaret allemand mis à sac par les civils et les soldats quand un avion allemand apparut tout à coup, il retourna et disparut.

Un aumônier me dit. Il y a trop de monde dans les rues. L'aviateur à tout vu. Il arrivera quelque chose. Il l'avait à peine dit que les grenades tombaient. Les abris furent pris d'assaut. C'était une véritable panique. La femme de Léon de Bruine fut tuée au parc.

Les grenades volèrent toujours en sifflant, quand la port s'ouvrit. C'était Léon, il entre en hâte et raconte qu'un obus est tombé sur la maison de Cripchon de Condt. Pierre Borgignon, le patron de l'ancien hôtel de ville, ainsi que Marie Willemarck à l'hôpital avec M. Wassenhove, l'arberge furent tués. Camille Willemarck et la sœur de la jeune fille tuée furent blessés. L'oncle Edouard qui était avec nous dans la cave alla voir; il arriva à temps pour aider à transporter Camille Willemarck à l'hôpital avec M. Wassenhove, l'architecte Cerny et Albert Dumon, sous le feu des canons, ils ne rencontraient personne dans la rue.

Le bombardement cessa vers cinq heures et les civils effrayés qui s'étaient réfugiés dans les abris partirent impatients de voir si leur maison n'avait pas été atteinte.

Ainsi se termina tristement à Maldegem la première journée de la délivrance.

L'artillerie belge répondit et le Meetjesland était sous le feu. Les Allemands se retranchèrent derrière les canaux.

Le dimanche à Maldegem ne fut pas très animé.

Les cloches ne nous appellent pas à l'église, les sonneries sont défendues, car sur la tour, entourée d'un brouillard artificiel, se trouve un poste d'observation belge. On célèbre cependant la messe, mais il y a peu de monde, les plus peureux se sont mis derrière les piliers, par crainte des obus. L'église a déjà été atteinte, juste au-dessus de l'autel de Notre-Dame; les chaises sont couvertes de chaux et de poussière, le vitrail qui représente la grotte de Lourdes est détruit. A midi il règne une grande activité d'avions. C'est la kermesse des Moulins, elle

n'a jamais été aussi paisible. Jadis il y avait foule dans les cafés, maintenant il n'y a personne. Dans cette rue populeuse il s'est passé un curieux événement jeudi 24 octobre.

C'était dans l'après-midi, le cuisinier d'une compagnie du 21<sup>me</sup> régiment allait approvisionner les soldats qui se trouvaient au Rapelbrug. Arrivé là il ne vit personne, un soldat traversa le canal à la nage en criant : « Sauvez-vous, les Allemands ont percé la ligne, tous nos camarades sont prisonniers. » Ce même soldat entra en hâte au Molentje criant : les Allemands, les Allemands reviennent. Vous ne pouvez pas vous imaginer ce qui se passait-là; qui sut courir prit la fuite. Mais qu'était-il arrivé? Les Belges avaient pris le Rapelbrug dès le début et avaient établi leurs positions de l'autre côté du canal; cet après-midi les Allemands avaient livré un assaut au pont et avaient fait prisonniers le poste belge, une trentaine d'hommes; ils s'étaient avancés à environ trois cents mètres de ce côté-ci du pont. C'est ce qui provoqua une panique parmi les hommes fatigués, mais il ne pouvait être question d'une percée de la ligne, bien que ce bruit se répandit.

Les Allemands n'avaient d'ailleurs pas d'autre but que de couvrir la retraite du gros de l'armée.

Balgerhoeke, où les deux canaux coulent près l'un de l'autre, fut fortement endommagé et nous y subîmes encore beaucoup de pertes.

Pour les habitants le long des canaux c'était un temps très dur. Ils devaient délaisser leur maison en toute hâte. Ils avaient entendu le canon pendant quatre ars, mais maintenant le front s'était déplacé chez eux, dans leur région.

Les fuyards se dirigeaient, emportant un paillasson ou un matelas, vers le couvent Saint-Laurent pourvu de solides caves.

Ils attendaient là les événements au nombre de trois cents. Les sœurs les reçurent d'une façon très hospitalière. Au couvent on pouvait cuire du pain et faire de grandes marmites de soupe. Là on se sent à l'abri pendant que les balles sifflent dans le village et que les obus explosent. Balgerhoeke surtout eut à souffrir. Elle est située entre les deux canaux. Les Belges y livrèrent des assauts acharnés. Le village disparut sous le feu des canons.

Nous y subîmes de grandes pertes. Chaque ferme dut être prise séparément, et par suite de la difficulté du terrain on tâtonna souvent dans l'incertitude.

L'ennemi y avait de solides défenses en béton qu'il avait établi de longue date de crainte d'une attaque anglaise du côté de l'Escaut. D'autres villages, tels que Zongens, Ronsele, etc., furent éprouvés. Les Allemands y employèrent beaucoup de gaz; plusieurs civils en furent les victimes et transportés à l'hôpital de Bruges. Les habitants étaient pris à l'improviste dans cette tempête.

Le major Tasnier écrit :

Depuis près de huit jours, le 5<sup>me</sup> chasseurs bordait à quelques centaines de mètres, entre les bornes 19 et 23, le canal de dérivation de la Lys, dont les Allemands tenaient très fortement la rive ouest. Des mitrailleuses se révélaient chaque jour plus nombreuses, tandis que les bois de la rive Est dissimulaient des batteries de tous calibres, favorisées dans leur action par l'orientation sud-est-nord-ouest du canal.

Le 21 octobre, une hardie reconnaissance, menée par le sous-lieutenant Mahieu, de la 2<sup>me</sup> compagnie, Éros de Passchendale et du Zilverberg, avait été repoussée avec pertes. Sous la canonnade, le petit cimetière d'Oostwinckel reçut les dépouilles de l'adjudant Everaerts et du caporal Depoorter; que les chasseurs avaient juré de venger.

Le 29, le 1<sup>er</sup> bataillon se trouvait en troisième ligne à Ten Doorn, à la lisière Est du bois de Drongengeod. Rien ne faisait prévoir une action offensive immédiate. Il fallait attendre, disait-on, l'at-



Sentinelles anglaises en faction.

taque française au sud de Gand. Néanmoins, de nouvelles batteries de 75 et de 155 s'installaient et les camions automobiles déversaient des caisses d'obus de tous calibres, le long de la route de Maldegem à Ursel. Les soldats flânaient, goûtant les douceurs de l'arrière-saison, tout en devisant des opérations prochaines.

Ils auront de quoi fumer, ce sont des bastos de dimension, disait l'un en désignant le gros tas d'obus peints en bleu.

Les chasseurs montreront encore à ces sales boches de quoi ils sont capables, affirmait l'autre.

Si nous devons attaquer, ce sera dur, dit un officier.

Bah! on marchera comme à Passchendaele et à Moorslede. Ce ne sera jamais plus dur.

Les souffrances physiques, les pertes subies n'avaient pas diminué le beau moral dont les hommes avaient fait preuve du 28 septembre au 21 octobre; se sentant supérieurs aux Allemands, ils ne disaient pas : « On les aura », mais bien : « On les a ».

Le 30, au matin, un coup de téléphone :

« Le commandant du 1er bataillon tout de suite chez le chef de corps. »

Un temps de galop jusqu'au poste de combat.

— Présent, mon colonel.

Une poignée de main.

Asseyez-vous. Prenez note :

« Le 2me bataillon reste en première ligne, le 3me au piquet. Le 1er bataillon fera reconnaître les organisations ennemies de la rive ouest, si possible s'en emparera et s'y installera. A 14 h. 30, il se trouvera à environ 300 mètres à l'ouest du chemin pavé Leischoot-Ronselestraat. Deux reconnaissan-

ce d'officiers se porteront respectivement l'une vers le pont B. 19.300, l'autre vers la B. 20.

« La compagnie des mitrailleuses exécutera des tirs indirects sur les positions allemandes.

» L'artillerie a reçu ses instructions.

» Faites reconnaître tout de suite les emplacements; les hommes mangeront vers onze heures; vous pourrez ainsi être en place pour l'heure H. Au revoir et bonne chance... »

Cette dernière phrase traditionnelle fait sourire actuellement. Que de fois ne l'avons-nous pas entendue, non sans éprouver d'abord une légère émotion, puis, à la longue, sans y attacher d'importance? Et pourtant que de poignées de main furent échangées à l'ultime minute par des officiers qui ne devaient plus se revoir, que de braves à qui l'on souhaita « bonne chance » et qui ne revinrent jamais.

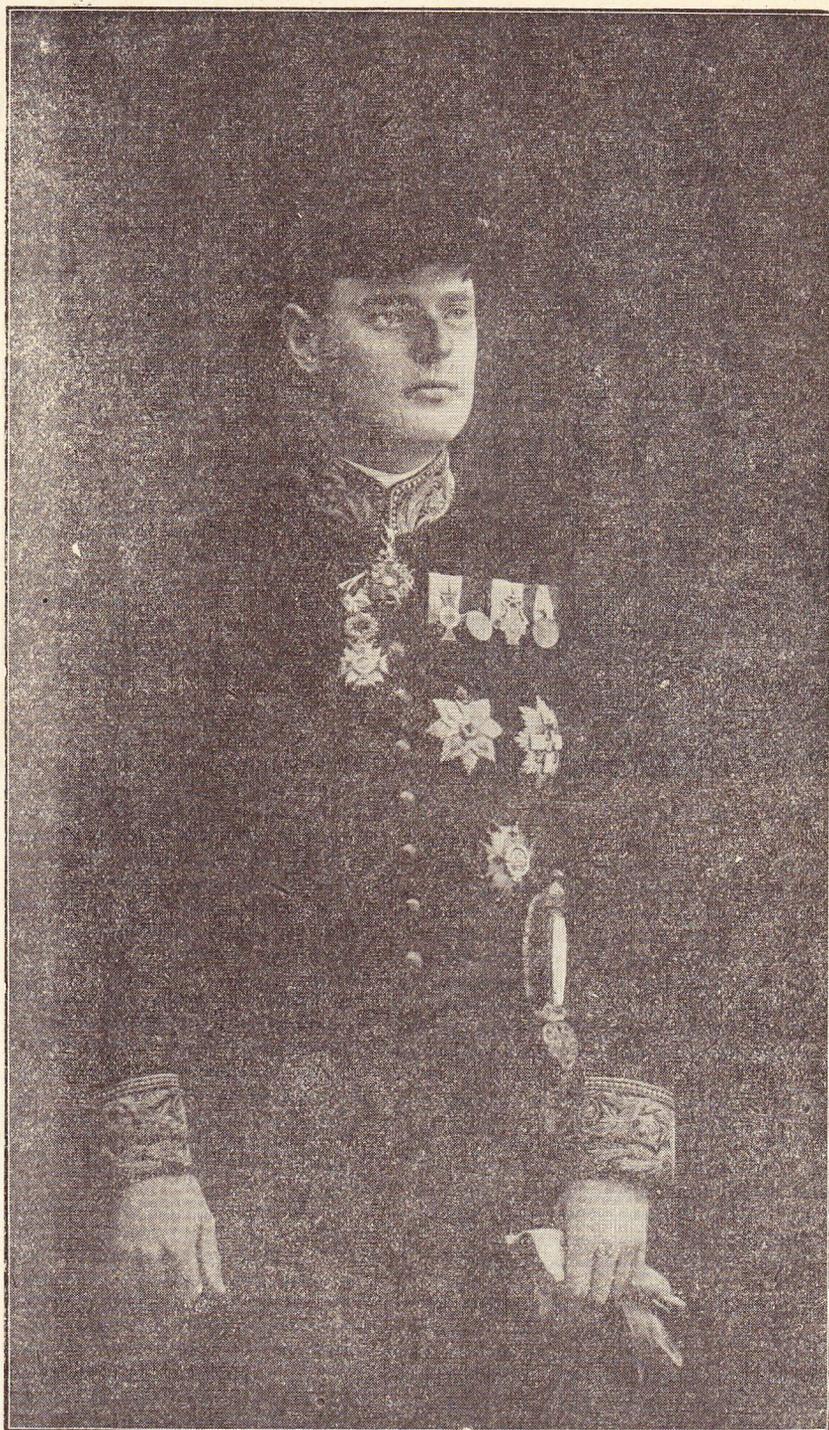
Les ordres transmis, les compagnies du 1 gagnent à midi, par des itinéraires différentes — les avions étant toujours à craindre, — à l'endroit assigné. On ne fit pas l'appel. Aux chasseurs on part à l'attaque comme au repos : « Tout le monde présent! » A 14 h. 30 le bataillon est en place; hâtivement on creuse le sol derrière les haies.

Première reconnaissance. — Sous-lieutenant Heyman, 1re compagnie.

C'est un tout jeune officier; sous la capote, il porte encore sa vareuse d'adjudant. Tant d'anciens sont tombés depuis l'aube glorieuse du 28 septembre.

Votre tâche sera rude et périlleuse.

J'irai là où m'appelle mon devoir.



M. Van Vollenhoven, Ministre Résident de la Hollande à Bruxelles.

Il part, les sergents Backe et Fonteyne, six hommes, des volontaires, l'accompagnent. Le clairon Van Wambeke sera l'agent de liaison.

Deuxième reconnaissance — Lieutenant Libert 3<sup>me</sup> compagnie.

— Présent!

— Le terrain où vous allez vous engager est très découvert; soyez prudent.

— Ma bonne étoile me guidera.

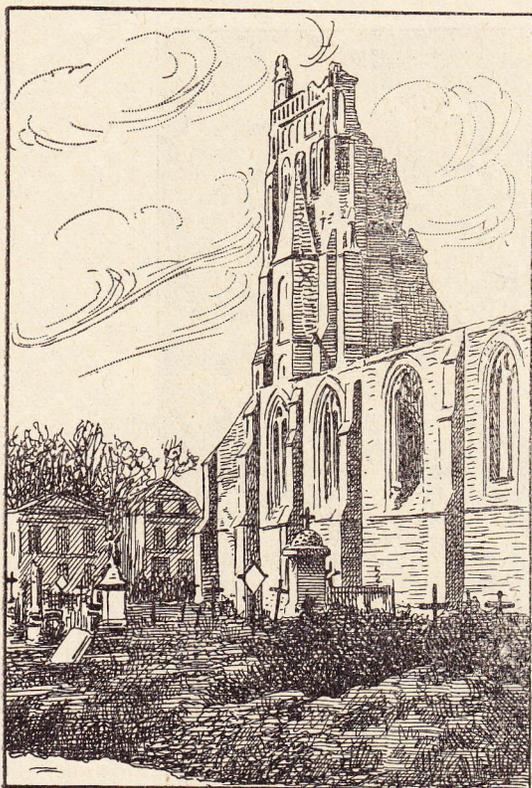
Il salue et lui aussi, suivi de volontaires, se dirige vers la zone de mort...

15 heures — Notre artillerie entrera en action, nos mitrailleuses crépitent.

L'ennemi se tait.

Au téléphone, le chef de bataillon fait savoir au colonel que l'opération a commencé.

15 h. 15 m. 1. Un vacarme épouvantable. L'ennemi riposte : obus de 7.7.10.5 et 15 tombent dru. Un cri sinistre : « les gaz ». Entre des rafales d'obus brisants, les Allemands ont envoyé des obus toxiques. Hâtivement, les chasseurs mettent le masque. Trop tard! L'invention boche d'avril 1915 nous a encore surpris. Les hommes s'affalent suffoqués.



L'Eglise détruite de Loo.

Un premier brancard emporte le capitaine Le Roy, de la 1<sup>re</sup> compagnie intoxiqué et fortement contusionné par un éclat d'obus. Sur un deuxième glit le commandant de la 3<sup>me</sup> compagnie, le lieutenant Chevalier, avocat volontaire de guerre, les deux jambes traversées par une balle de mitrailleuse. Il s'est fait porter près de son chef : « Mon major, j'ai voulu venir vous dire au revoir; je regrette tant d'être obligé de vous quitter en pareilles circonstances. »

Et pendant deux heures se prolongera le funèbre cortège des blessés, des gazés, des morts.

Stoïque, privé de la plupart de ses chefs, le bataillon, sous les gaz et la mitraille, attend les renseignements des reconnaissances. Allongé dans un fossé boueux, son chef est au téléphone. Là-bas, les supérieurs s'impatientent. Que leur dire? Les patrouilles progressent, il y a beaucoup de gazés, des blessés, des tués...

Voici enfin un coureur, c'est le clairon Van Wambeke!

— Awel, jongen ? (1)

— Mauvais, mon major. Lens est tué, le lieutenant blessé, Herman aussi, Minet gazé, voilà le billet.

Le chef de bataillon atterré déchiffre :

« A 200 mètres N.-O. du pont, 16 heures. Avons abordé la tranchée allemande, mais sommes rejetés par grenade. Nombreuses mitrailleuses en action. Position ennemie très forte. »

La gorge serrée, le major griffonne sur le chiffon de papier : « Regagnez nos lignes. » Puis au téléphone : « Allo, allo » Pas de réponse... « Allo, allo ». Toujours rien... « N. de D., les fils sont évidemment coupés. Foulon, vite « en revision ». Et le brava T. S. de bondir le long de la ligne en compagnie d'un coureur qui portera au colonel le renseignement tant attendu.

Vraac!... Un 15 éclate dans le groupe des délégués et signaleurs. Des cris, des râles... Thonon

et De Wolf sont tués, Hocquet blessé. Le docteur Cochet et l'aumônier Hansen se précipitent. L'éternel signe de foi, d'espérance et de charité est tracé dans l'espace, près des morts; un brancardier et Pirote achèvent de sectionner les jambes du malheureux Hocquet. — Au téléphone, le lieutenant Daro annonce : « La liaison avec l'arrière est rétablie. »

Les renseignements de la patrouille du lieutenant Libert sont transmis. Par trois fois le caporal Coopman a traversé le barrage pour les apporter. Vers la borne 20, la situation est la même que vers le pont. Les Allemands sont fortement organisés. Sans violents tirs d'artillerie lourde, il ne faut pas chercher à les aborder.

L'ennemi ne cesse d'envoyer obus sur obus. A la 2<sup>me</sup> compagnie, le sous-lieutenant Nicaise et plusieurs hommes sont très grièvement blessés. La situation serait intenable pour d'autres que nos vétérans.

Voilà une heure et demie que cela dure, dit l'un, ça va bientôt finir!

De fait, le bombardement ralentit.

Au P. C., le lieutenant Heyman, la tête largement bandée se présente :

— Mon major, la reconnaissance a très bien marché. Lens a sauté dans la tranchée boche en criant : « J'y suis, suivez-moi »; mais à coups de grenades nous avons été repoussés. Le brave Lens est tué, j'ai pu ramener son corps. Les blessés sont pansés.

— Qu'avez-vous?

— Je crois que l'œil gauche est perdu, une de leurs grenades a éclaté trop près de moi...

A 18 heures, une réunion des officiers supérieurs avait lieu. L'attaque était ordonnée pour le lendemain; le III qui devait l'effectuer relevait dans la nuit le 1<sup>er</sup> bataillon.

Voilà une épisode des derniers jours.

Devant le canal étaient également établis les 8<sup>me</sup>, 18<sup>me</sup> et 13<sup>me</sup> régiments de ligne qui furent aussi éprouvés gravement par les gaz et l'artillerie lourde.

Quelques villages comme Aelter, où était établi un hôpital de campagne, voyaient une longue affluence de blessés et ces scènes de souffrances jetèrent une ombre douloureuse sur les premières joies de la délivrance.

La guerre dura ici ainsi pendant deux semaines sans changement appréciable. L'artillerie était en général en action, la nuit il y eut des attaques courtes.

Ainsi arriva le 1<sup>er</sup> novembre. Le temps était beau. Le bruit du canon résonnait en permanence. Les Allemands avaient déclenché un bombardement formidable pour couvrir leurs mouvements.

Ils prenaient des dispositions pour déguerpir, pour abandonner au nord les positions du Schipdonck et pour se retirer derrière le canal de Terneuzen, entre Selzate et Langebrugge.

Nous étions le 2 novembre, un jour morose.

Toute la matinée le bruit courut que les Allemands avaient disparu. Et en effet la nuit ils étaient partis sans battre le tambour.

Une nouvelle bande était délivrée, le Meetjesland avec Eecloo. La pluie tombait, par ce temps défavorable les troupes exploraient le terrain.

Dans le matin il y eut encore quelque hésitation parmi la population, mais ils sont partis les oppresseurs.

Le drapeau flotte à Saint-Laurens, crie-t-on de tous côtés.

Un correspondant écrit :

« Oui, les drapeaux flottaient déjà à Saint-Laurens. Quelle magie! D'où viennent toutes ces cocardes dont chacun se pare? Nous entrons au village. Les ponts de Moerhoofde sont, il est vrai, sautés, mais on y a déjà jeté une passerelle en planches. On s'entraide à passer. Des gens qui ont

(1) — Et bien, mon ami ?

vécu pendant quatre années de l'autre côté de la frontière retournant immédiatement chez eux, on leur souhaite la bienvenue.

Le drapeau flotte à la maison communale. En 1914 les Allemands l'en avait arraché et foulé aux pieds. Il en porte encore les traces, mais on l'avait conservé soigneusement dans l'attente de ce beau jour...

Cris de joie. Là arrive le premier soldat belge. Or, le hisse sur des épaules, on le porte à la maison communale. On y avait pu conserver encore quelques bouteilles à l'insu des Allemands, un vin d'honneur est offert au premier soldat de l'armée amie.

Quels transports de joie de tous côtés.

Il y a quelques jours, les nouvelles de la Flandre Occidentale ne nous parvenaient que comme goutte par goutte, les fils électriques y étaient encore tendus, les barricades s'y dressaient encore dans toute leur puissance, mais à présent tout est tombé et nous nous trouvons au milieu de notre peuple qui veut nous raconter ce qu'il a souffert durant ces années. Étonné on se demande d'où proviennent tout à coup ces drapeaux, grands et petits, ces cocardes, ces nœuds. Partout, à Saint-Laurens, à Oudeman, à Watervliet, à Eecloo, les maisons sont pavisées, les habitants se parent des couleurs nationales. C'est un soulagement universel, l'enlèvement d'un lourd fardeau, on respire à nouveau. Les enfants mêmes nous crient : « Ils sont partis ».

Nous entrons dans le souterrain d'un couvent. Là séjournaient, pendant quelques jours, nombre de fuyards des environs d'Eecloo, des enfants avec des vieillards, des hommes, des femmes, ils se couchaient sur des sacs, des balles ou des matelas, pendant que au dehors, le canon hurlait et que des obus éclataient. Eux aussi déménagent déjà, car chacun veut retourner à son « home » propre, son chez lui, quelque saccagé que puisse être la demeure. Nous rencontrons des chariots, chargés d'objets de ménage avec des vieilles mères, des vieillards assis sur des paquets et des sacs, chariots trainés par des vaches ou même par quelques solides gars; mais l'impression tragique du cortège disparaît par l'expression du bonheur qu'on lit sur tous les visages.

Toute une division d'armée arrive rapidement. On regarde plein d'admiration le khaki, le nouvel uniforme.

« Ce sont nos plus beaux jours, me dit un trouper. Se revoir ! Mais les gens nous regardaient d'abord un peu effarés. Ainsi nous avions pris une ferme. Elle était en feu. On nous affirma qu'à l'intérieur devait encore se trouver des personnes qui ne savaient plus fuir. Nous enfonçâmes la porte. Une femme tenant un enfant dans les bras accourut vers nous. Elle était peu rassurée car elle ne connaissait pas nos uniformes. Nous criâmes : Nous sommes Belges. Alors elle tomba à genoux en jetant les regards vers le ciel. Cela je ne l'oublierais jamais. Elle remercia Dieu de ce que nous étions sains et saufs après avoir séjourné, durant quatre ans, dans la boue de l'Yser.

On nous avait prédit que nous reverrions nos soldats mourants, usés avant le temps, des vieillards courbaturés par le rhumatisme, atteints d'affections de poitrine et je ne sais quels autres maux encore. Et là apparaissent des gaillards robustes, forts, joyeux. Cependant beaucoup portent sur le bras sept chevrons, sept bandes rouges chez les soldats, dorées chez les officiers. Le premier chevron signifie douze mois de service, chacun des suivants, six mois, en tout 48 mois de combat, quatre années pleines, quatre années à l'Yser. Mais tous attestent que les soins à l'armée étaient bons.

Les Belges n'étaient plus à tenir dans leurs retranchements de l'Yser. Ils en sortirent, trop impérieusement parfois, ils s'élançèrent en avant pour

délivrer leur pays. Ce sont souvent des jeunes gens du village même qui entrent les premiers. Il en était ainsi à Wyngene, où le fils du notaire bien connu Persyn, fut mortellement blessé au visage. Il était un des libérateurs de sa commune et de sa famille.

A Heyst et à Oostcamp, trois frères rencontrèrent sur le marché leur mère, la veuve de Coninc.

Mais il est triste de constater que cette impériosité coûta la vie à plusieurs braves devant leur maison. Un soldat mourut au seuil de sa porte, à Saint-Michel-lez-Bruges ; un autre sous les fenêtres de sa demeure.

Ils se dirigent vers l'est les hommes de l'Yser pour délivrer la Belgique.

Nous entendons sonner le clairon et les troupes se mettent en marche.

Ceci nous rapproche d'Anvers, s'écrie quelqu'un, nous voulons bien marcher au plus au mieux, pourvu que ce soit vers l'est.

L'ennemi s'est retiré derrière le canal Gand-Terneuzen.

Nous nous arrêtons respectueusement un moment. Une sonnette retentit et par le chemin de sable s'avance un enfant de chœur qui annonce aux hommes qu'un malade va recevoir les derniers sacrements. Il porte un flambeau allumé, derrière lui vient un père en bure brune. Il tient pieusement l'Hostie, des fermes et des chaumières sortent les habitants qui s'agenouillent.

« C'est pour Waartje, il était bien malade ce matin. Quelques jours plus tard nous entendions sonner les cloches pour le baptême d'un enfant né le jour de la délivrance. Ici se meurt quelqu'un qui, pendant quatre ans, avait attendu la délivrance. Non, la joie n'est jamais sans mélange. La grippe espagnole étend sa griffe impitoyable, malheureusement il y a beaucoup de morts à Bruges, à Eecloo et dans les villages environnants.

Les dernières déportations ont propagé fortement l'épidémie; les hommes déportés de différents villages furent rassemblés en certains endroits, la maladie sévit cruellement; plusieurs réussirent à s'échapper, mais portèrent dans leur village le germe de la maladie.

Il en était ainsi à Saint-Laurens. Nous entendons le glas à Watervliet, à Water-Oudeman.

Maldegem était subitement hors de danger; on commençait déjà à réparer les dégâts du bombardement, on dirigeait encore des blessés vers l'ambulance.

Ce matin deux soldats furent encore assassinés. On ne saurait parler autrement.

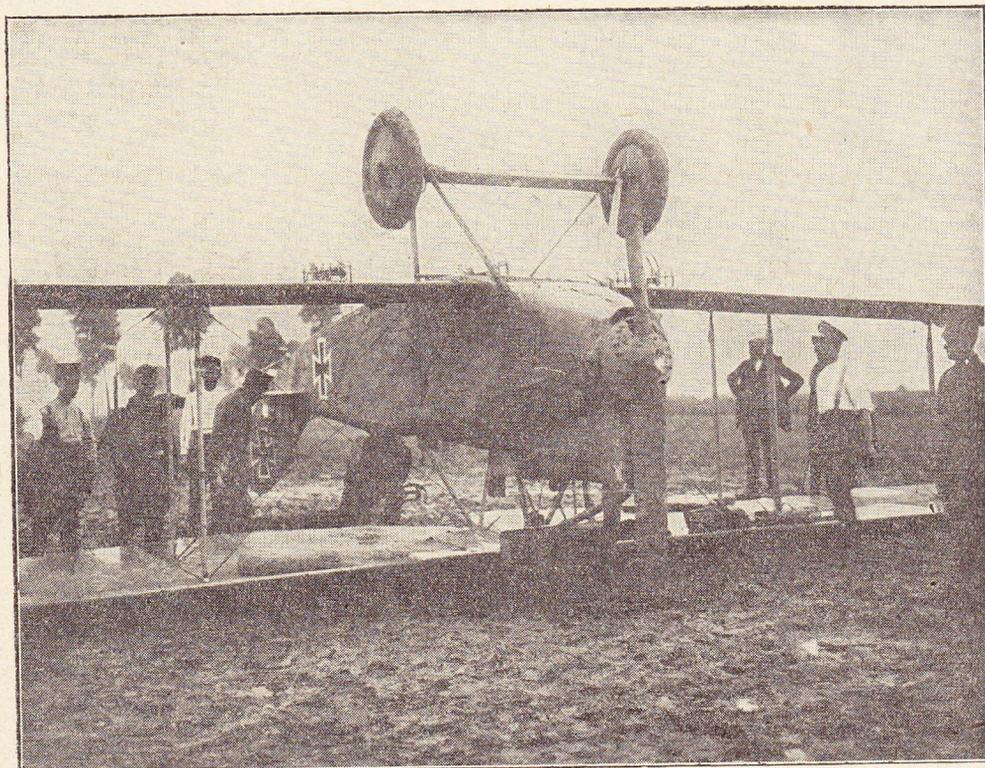
L'ennemi était parti par Strobrugge deux éclaireurs y entraient dans un abri. Il n'y avait plus personne; mais tout à coup on entendit l'explosion d'une mine cachée, on ne trouva des malheureux que des morceaux ensanglantés. C'était un méfait cruel que la mort gœuffait partout.

Les armées passèrent à Eecloo. Le dimanche le Roi entra dans la petite ville aux acclamations enthousiastes d'une foule accourue des environs. Les Allemands avaient fait sauter les ponts du canal de Terneuzen. Ils coulèrent des torpilleurs et nombre d'autres bâtiments de transport; ils obstruaient ainsi le canal. Les Belges suivirent de près l'ennemi en retraite, et comme précédemment au canal de Schipdonck, les deux camps se trouvaient maintenant en présence, séparés par le canal.

Le Roi avait ordonné d'épargner Gand et de prendre la ville par un mouvement tournant. Gand était le dernier but. Voici un compte rendu de la situation dans la ville durant ces derniers jours.

Quelqu'un écrivait :

« Déjà depuis environ quatre semaines nous voyions à Gand commencer la retraite de l'ennemi. D'abord ce qui arrivait d'assez loin de l'ouest, toutes sortes de chariots et de charrois, des canons de différents calibres. C'étaient des caravanes accompagnées de campagnards, arrachées, chassées par



Avion descendu par les Belges

les Allemands de leur bien sous l'un ou l'autre prétexte militaire. En réalité les fermes et les habitations de ces gens étaient occupées par les Allemands eux-mêmes et en grande partie livrées au pillage.

Plus tard nous vîmes d'autres Allemands suivre leurs devanciers avec des objets de ménage chargés sur des chars; ces ustensiles furent à l'entrée ouest de Gand brisés ou vendus à vil prix.

Ils agirent de la même façon avec le bétail, les volailles et toutes sortes de fruits. Ceux qui ont dû loger ces soldats en retraite, peuvent attester qu'ils mangeaient de la viande du matin au soir; elle provenait du bétail volé aux paysans flamands. Quelques corps avaient prit tant de bêtes qu'ils ne savaient les dévorer et ne sachant les nourrir en ville, ils les vendirent pour peu de chose; quatre marcs pour une chèvre, cinquante francs pour une vache, cinq cents marcs pour une charge de cinq cents kilos de haricots, chariot et mulet compris, sept cents marcs pour un grand chariot attelé de deux beaux chevaux, etc., etc.

Le bien volé n'avait plus de prix. Une autre fois nous voyons venant de l'Ouest des cortèges d'une heure de long, se composant uniquement d'une suite indéfinie de bacs, de barquettes, peints comme des habits d'Arlequin. La nuit c'était souvent des canons qui passèrent. Des grandes lourdes pièces trainées par des locomobiles monstrueuses se dirigeant vers le canal de Bruges, étaient chargées sur des vaisseaux préparés et avaient disparu à la pointe du jour, pendant que l'artillerie légère se dirigeait vers le nouveau front, le front pour couvrir la retraite, au canal de Schipdonck.

Des préparatifs de retraite furent aussi faites dans les différents bureaux de la ville. Dans la librairie allemande « Au Beffroi » de charges complètes de livres qui venaient d'arriver et allaient être exposés en vente furent réemballés et renvoyés. Dans plusieurs bureaux des feux furent allumés et entretenus pendant des heures avec des documents des différents services. Et ce qui n'était

pas le plus petit signe avant-coureur, c'était la disparition des rats, êtres malfaisants qui ne restent qu'aussi longtemps qu'il y a rongé, mais qui abandonne le vaisseau quand il va tomber.

Entre autres individus, le dominé hollandais Danela Nieuwenhuis, qui, pendant les quatre années de l'occupation de Gand, joua ici un rôle honteux, nuisible au peuple Belge qui lui avait accordé généreusement l'hospitalité. Le déménagement de gens de cette espèce était un signe précurseur important, s'harmonisant parfaitement avec le cahotement des chariots, le chahut des caissons et le départ des bateaux.

Un signe plus réjouissant encore était la délivrance de beaucoup de prisonniers condamnés injustement par la soldatesque allemande, qui se mit elle-même un masque de juge pour prononcer de fortes amendes pour des riens, oui, pour la conservation d'avantages personnels, et qu'en cas de non-paiement se vengèrent en condamnant à l'emprisonnement. Des locaux occupés par les Allemands depuis un temps plus ou moins long étaient évacués; ils ont bel aspect ces locaux, mais enfin nous préférons toute même voir les talons des occupants.

Une déclaration précise vint nous réjouir le samedi 19 octobre. Le texte suivant était affiché au secrétariat de l'Université :

« Avis important. Il nous est communiqué :

Pour tous les professeurs, attachés, employés (et famille) étudiants de l'Université (1) il partira probablement un train spécial vers Bruxelles lundi 21 octobre prochain. L'heure du départ sera communiqué ici. Pour avoir accès à ce train il faut être muni : 1) Une attestation de l'Université qui sera remise à chaque intéressé dimanche entre midi et deux heures exactement au secrétariat.

2) Un passeport de la «Passezentrale» à Bruxelles. Pour plus amples renseignements on s'adressera,

(1) Il est question ici de l'Université de Gand flamandisée par les Allemands.



Monument funéraire érigé par les Allemands à Namur.

rué de la Loi, division 17. Celui qui a besoin de sou-tier matériel s'adressera également là. Chaque voyageur peut emporter 50 kilos. Les enfants 30 kilos (provisions, linge, draps de lit, etc.), pas de meubles.

Le lieu provisoire de rassemblement des profes-seurs, étudiants, etc. est Turnhout; à Bruxelles de plus amples communications seront faites pour le voyage vers cette ville.

Le pouvoir judiciaire revint aux mains des Bel-ges le lundi 21. Deux jours après il fut établi de postes de mitrailleuses en divers endroits de la ville, notamment à plusieurs ponts et au kiosque du Marché-aux-Grains. En même temps des sen-tinelles furent placées, qui pour la plupart deman-dèrent les papiers aux Allemands et laissèrent les civils en paix. Mais pendant ce temps la police mi-litaire circulait toujours pour entraîner les jeunes gens et faire travailler pour les Allemands; ils al-lèrent jusqu'à arracher de leur lit des personnes malades : brutes jusqu'au bout.

Déjà le dimanche 20, plusieurs boulangers étaient avertis, de donner le mercredi double ration à leur clientèle, afin que la population put rester à la mai-son le jeudi. Cela n'eut d'ailleurs pas lieu. On af-firma le mardi que les affiches étaient prêtes, mais il n'y avait encore rien à voir le vendredi. Il fut affirmé en même temps que la garde civique réap-paraitrait pour faire la police dès que tout danger aurait disparu; les dernières heures nous donne-raient probablement des informations plus précises.

En attendant ces dernières heures n'étaient pas encore arrivées et le jeu allait toujours son train. Nonante-deux ponts furent minés et pourvus d'o-bus, afin de les faire sauter dès la retraite. Dé-truire, toujours brutalement, pendant qu'à Berlin, on ne parle que de bienveillance.

Le samedi 26 apparut une affiche qui mention-nait ce qui suit :

Les hommes sains de 17 à 33 ans doivent se pré-senter au contrôle le 27 octobre, à huit heures, aux endroits mentionnés ci-dessous. On a l'intention de les conduire d'ici dans le pays situé plus loin où ils seront bien installés et soignés et travailleront

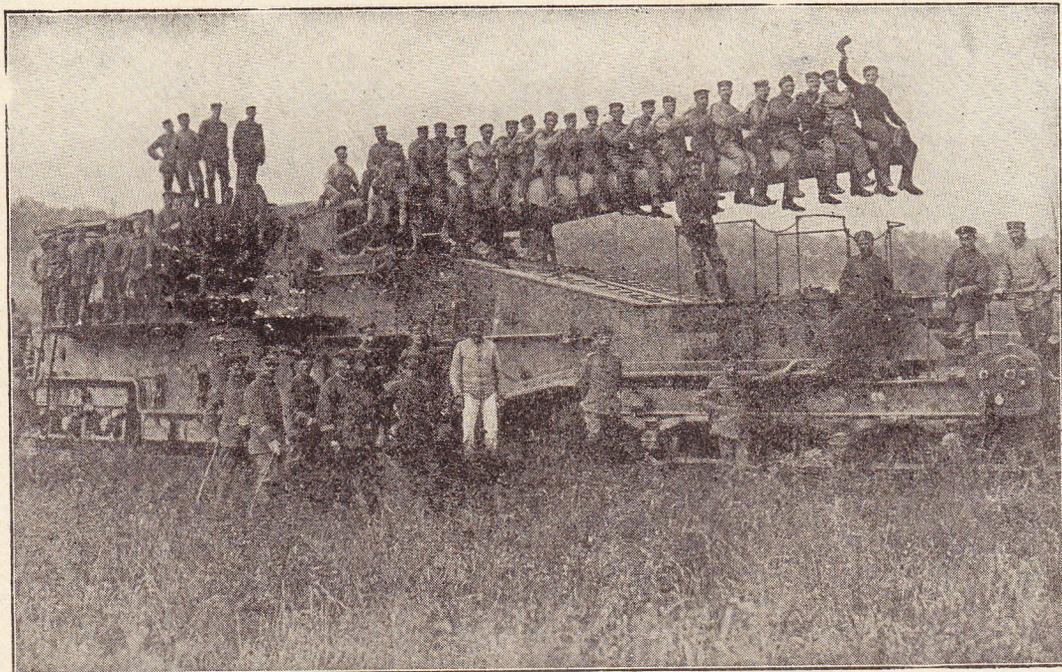
moyennant bon salaire. Il faut apporter des habits chauds, des couvertures, un service de table ainsi que des provisions pour trois jours. Le gouverne-ment s'imposera des sacrifices pour alléger autant que possible le sort des habitants, si les ordres des autorités allemandes sont exécutés sans résistance. Sinon des mesures seront prises pour faire régner l'ordre.

Pour le départ, les hommes de 17 à 35 ans venant des pays évacués et de la Belgique doivent se pré-senter.

Lieu de rassemblement pour les divisions de po-lice 8.6.10, avenue de l'Industrie; 1.2.3.7 Visschery; 4.5.9.11, avenue Frère Orban. Le journal «Het Volk» n'inséra pas cette affiche, parce que entre autres mensonges elle affirma que les Français et les An-glais non seulement n'épargnaient pas les villes belges mais les détruisaient systématiquement. Comme si la police et les pompiers étaient coup-ables qu'une maison fut endommagée, quand ils font leur possible pour vaincre l'ouvrage néfaste de l'in-cendiaire. Nos jeunes gens jugèrent comme « Het Volk » et ne tint pas compte de l'affiche (1). Le samedi à midi il y eut déjà fiasco à St-Amandsberg où ils devaient être rassemblés à midi. Il n'y eut pas une âme à voir. En ville il n'en était pas mieux le dimanche matin. A l'avenue de l'Industrie, en dehors d'une dizaine de simplots on ne voyait que la police allemande. A la Visschery, six cavaliers et un peloton d'infanterie, mais pas de Gantois. A l'avenue Frère Orban on leur joua une farce. Il y avait là beaucoup de... femmes et spectatrices. Des officiers à cheval vinrent voir la raffle. Les gendarmes allemands, eux-mêmes de-vaient en rire et montraient les femmes. Les offi-ciers entrèrent dans une colère prussienne au point que les femmes s'enfuirent.

Les jeunes gens étaient devenus des habitants des cavernes et ce fut un plaisir de famille d'inv-iter neveux et cousins à quelques jours de séjour dans la cave. Dans la rue il n'y avait pas d'hom-mes à voir et au Kouter, la promenade habituelle

(1) Cette relation se trouve dans « Het Volk » du 11 novembre.



Canon monstre pris aux Allemands

des Gantois on ne voyait que des prêtres, des vieillards et des femmes. Bien que la police arracha, çà et là quelqu'un de sa demeure ou surprit quelqu'un à la rue, leur pêche était très maigre. Un bruit étrange circulait en ville le dimanche 29 octobre; le drapeau blanc était hissé à la caserne Léopold. En effet, depuis sept heures moins quart jusque quelques minutes après huit heures et demie un drapeau blanc avait flotté sur la caserne. Qu'était-il arrivé?

Un officier racontait qu'un soldat simple d'esprit avait arboré un drapeau blanc, on l'avait retiré et le coupable avait été jeté au «violon»; mais les soldats le racontèrent autrement. Selon eux les soldats d'accord avaient arboré le drapeau pour protester contre la continuation de la lutte. Les officiers avaient dû parlementer longtemps et faire de belles promesses avant d'obtenir de leurs hommes de retirer le drapeau. On en eut beaucoup de plaisir en ville, mais on en eut davantage à savoir que beaucoup d'officiers et de sous-officiers logés dans les habitations particulières dormaient à côté et sur du cuivre, et des bouteilles cachées. S'ils l'avaient soupçonné!

Le 29 les voies des chemins de fer de la gare Rabot furent dynamitées. Les rails projetés dans les alentours tombèrent jusque dans le Burgstraat et au Prinsenhof. Le quartier Saint-Joseph eut beaucoup à souffrir. Ce fut probablement en compensation que les Allemands volèrent dans l'après-midi 151 bêtes à cornes à Trouchiennes.

Le mercredi les voies entre le Dampoort furent détruites et le lendemain matin le chemin de fer vicinal au cimetière communal vola en l'air. Les députés et les conseillers communaux ont introduit une requête mentionnant les dangers qu'il y avait à faire sauter les ponts situés à l'intérieur de la ville. Cela servira-t-il?

Depuis le samedi soir 29 octobre on ne peut plus sonner les cloches. Les Allemands exigèrent la clef de la tour Saint-Bavon et le câble de la grande cloche pour empêcher de sonner le Te Deum à l'entrée des troupes. Quelles mesquineries!

Dans la nuit du 30 au 31 octobre, personne ne put dormir dans le quartier nord-ouest de la ville. C'était un charroi sans précédent, tandis qu'à l'est

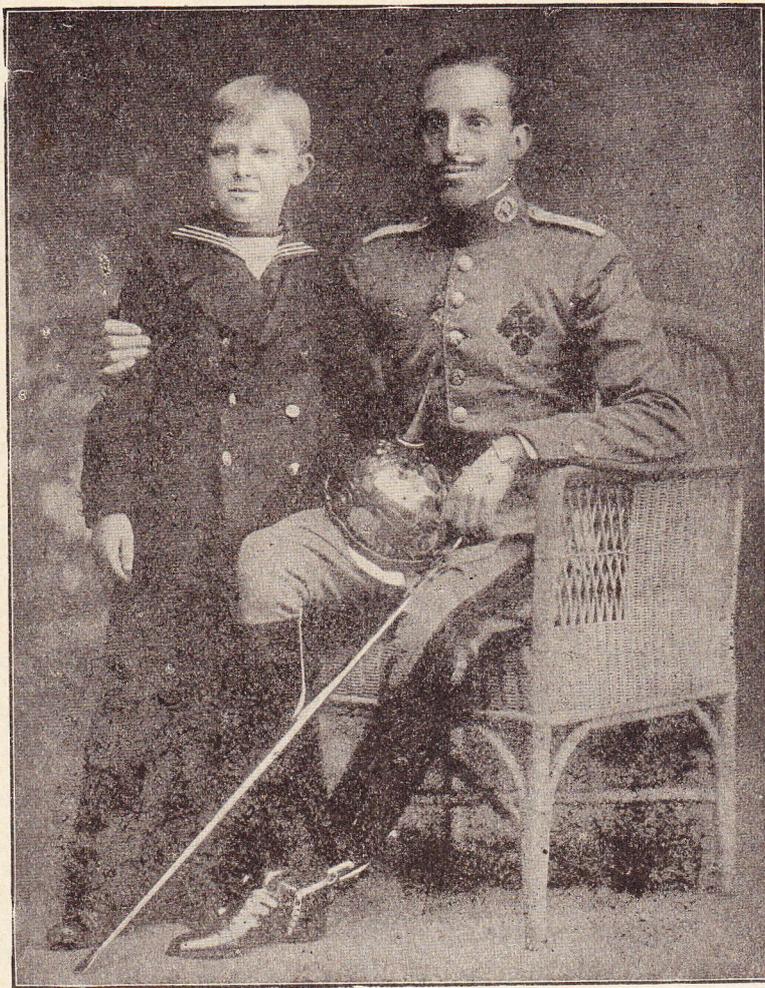
et N.-E. les canons grondaient constamment quelquefois entrecoupés de coups formidables et renforcés le matin pour un feu nourri.

Vers une heure de la nuit s'arrêta brusquement dans l'avenue Rooigem une colonne militaire qui s'écoula depuis plus d'une demi-heure. Les hommes se laissèrent tomber à terre et après quelques minutes plusieurs s'étaient endormis. Qu'était-il arrivé?

Un homme s'était affaissé, on l'appuya contre un arbre, des officiers accoururent et établissent que le malheureux avait succombé d'épuisement. Le corps fut chargé sur un camion et le commandant invita amicalement les hommes de continuer la marche. Allons, mes hommes encore une heure de marche. Et ils partirent en se traînant... Mais cette matinée-là quelle vie d'enfer! depuis huit heures et demie jusque vers dix heures? Alors seulement nous avons su ce que c'est qu'un feu de barrage. La terre tremblait, les maisons étaient bombardées, les carreaux volaient en éclat, l'air claquait on aurait cru à l'approche de la destruction universelle. Plus tard dans la journée le calme revint.

Cette après-midi-là nous assistions sur la chassée de Tronchiennes à une scène poignante. Dans une charrette à chien était attelé un garçon d'une dizaine d'années. Sur la paille était assise une fillette d'environ six ans, tenue à la main par une vieille femme, la grand-mère. Derrière la charrette s'étaient penchés ou accrochés encore trois garçons, plus jeunes que celui qui tirait, un peu plus âgés que la fillette. C'était une grand-mère qui fuyait de Tronchiennes avec ses cinq petits enfants, parce que le fer et les balles tombaient à travers le toit de la maison; le père et la mère étaient restés blottis dans la cave pour préserver la demeure de la spoliation allemande. La petite vieille et les enfants allaient à la rue aux Poulets chez les Sœurs Grises, les anges de charité aux ailes blanches.

Ce jour-là, nous apprimes aussi l'incendie complet de l'arsenal et des habitations ouvrières, à Gentbrugge. Et les feuilles allemandes écrivaient malgré tout, que les armées allemandes n'étaient pas composées d'hommes qui voudraient détruire quoi que ce soit?



Le Roi d'Espagne et son fils aîné.

Vendredi 1er novembre, jour de la Toussaint, pendant la grand'messe de formidables coups retentirent : Ce sont les voies du chemin de fer de la gare Saint-Pierre que les Allemands font sauter. Au cours de la journée on entendit plusieurs autres explosions on ne sait au juste où.

Dans la nuit du 1er au 2 novembre c'est une véritable fuite de troupes, sale résidu de ce qui avait été autrefois une armée. On dit que les Alliés sont à Baarle, le hameau le plus occidental de Tronchiennes. C'est probablement pour cela que les Allemands en fuite veulent mettre les dernières heures à profit pour se conduire réellement à l'allemande, car dans tous les coins de la ville ils trouvent plaisir à détruire portes et fenêtres, à enlever et voler tout ce qui leur tombe sous la main.

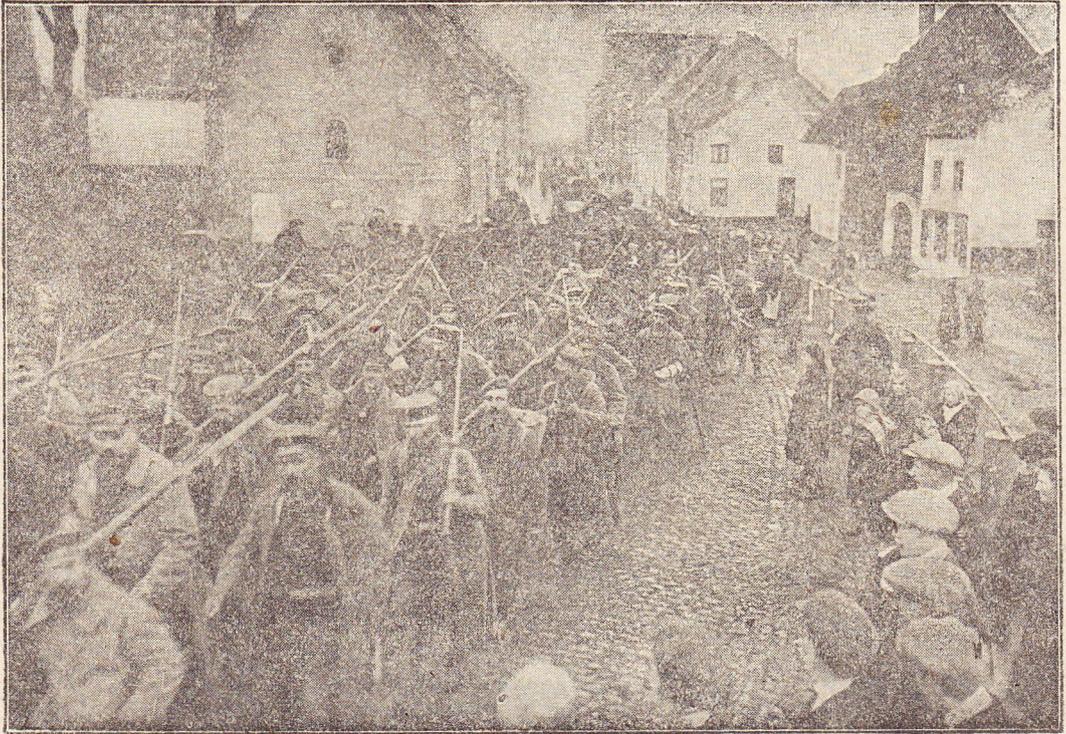
De grand matin le jour de la Toussaint, c'est à tous les points de la ville un démenagement général des Allemands. La plupart se dirigent vers l'est et le sud-est. Où? Nous ne savons le dire. A quand les derniers. Encore quelques heures de patience. Dans la matinée eurent encore lieu des brutalités à l'avenue du Gazomètre; les Allemands ont fait sauter un amas de ferrailles, de telle façon que les éclats ne volèrent pas dans le canal mais sur les maisons. Il y a de grands dégâts aux habitations, entre autres aux boulangeries « Het Volk ». Dans beaucoup de maisons furent établis des postes de mitrailleuses, naturellement avec des intentions les plus paisibles.

Le vendredi matin, ils avaient fait sauter le Stropbrug, un pont important de chemin de fer.

Le samedi matin, le viaduc de la nouvelle voie vers Bruxelles, encore en construction, eut le même sort. Dans la même matinée plusieurs explosions eurent encore lieu dans la gare Rabot qui occasionnèrent beaucoup de dégâts aux demeures. Les usines d'électricité des chemins de fer près de la gare du Sud, le passage à niveau à l'extrémité de l'avenue Frère Orhan et les deux ponts des chemins de fer au-dessus de l'Escaut qui relie Ledeborg avec Gand furent également dynamités. Tout ceci, quoique absurde et sans but utile serait encore compréhensible de ces traîneurs de sabres, parce que cela concerne la question de communication. Mais les lourdauds, dont la patrie a tout à craindre d'une guerre économique ont commencé eux-mêmes ces espèces de guerre en faisant par exemple sauter le jour de la Toussaint dans l'après-midi toutes les grandes grues du port de Gand. Il serait trop peu intelligent d'attendre de telles choses d'hommes doués de raison si ces êtres n'étaient pas des Allemands...

Jusque là ce compte-rendu. Il démontre clairement que la lutte au canal de Terneuzen durerait uniquement jusqu'à ce que tout serait prêt pour la retraite. Nous devons maintenant respecter l'ordre chronologique, les événements furent si divers que nous devons courir tantôt à un point, tantôt à un autre point du front, pour avoir un coup d'œil de l'ensemble.

Avant d'écrire les drames qui se sont déroulés dans le pays situé entre la Lys et l'Escaut, parlons d'abord de la Région derrière la ligne du front jusqu'au 1er novembre.



La retraite des Allemands.

## La situation à Bruxelles jusqu'au 1 nov.

Derrière le front dans le district du gouvernement général l'espoir avait succédé à l'abattement. On y connut bientôt la triste situation des Allemands.

A Bruxelles on fut informé par voie aérienne. Des aviateurs y jetèrent toutes sortes d'informations, des cartes avec des mentions de faits de guerre, ainsi que des caricatures. Beaucoup de ces moyens de propagande étaient destinés aux soldats allemands. A Grammont tomba d'un avion un ballon en forme de soldat.

On peut y lire : Aujourd'hui je suis seul, mais dans deux mois nous serons deux cent mille ». Cela ne devait plus durer deux mois. Les Bruxellois virent aussi d'autres signes de la délivrance prochaine. Non seulement les bâtiments publics mais aussi des couvents furent réquisitionnés pour l'encasernement des troupes arrivant de la Flandre Occidentale.

A Evere et à Berchem-Sainte Agathe furent réquisitionnées beaucoup de maisons.

Le personnel d'aviation de Gand et d'autres communes y fut dirigé.

Et alors arrivèrent les fuyards du Nord de la France, de Maubeuge, de Valenciennes, de Douai et d'ailleurs, ainsi que des Flamands du côté de Courtrai.

Les évacués racontèrent qu'ils étaient éconduits de leurs demeures par des patrouilles allemandes; quelques kilomètres plus loin les soldats leur disaient que la bande devait continuer son chemin vers Bruxelles.

Quelles souffrances endurées pendant ces exodes pénibles. Il est vrai qu'en chemin on offrit du secours. Les bourgmestres réquisitionnèrent des moyens de transport et offrirent aux vieillards et malades des moyens de locomotion. Ils soignèrent aussi pour l'alimentation, mais ce n'était tout de même qu'un triste parcours.

Seule la pensée de la délivrance proche donnait du courage. Les bourgmestres des agglomérations bruxelloises se réunirent le 1er octobre pour prendre des mesures afin d'héberger les Alliés. On réquisitionna de grandes salles et on établit des refectoirs.

La bourgeoisie prêta son concours. Le spectacle était tragique. On vit des hommes qui par vingtaine, par trentaine, tiraient au moyen de cordes des chariots sur lesquels étaient couchés des invalides, des vieillards. Par-dessus, des modestes bagages.

Le cœur se serra à la vue de ces scènes.

Mais les fuyards étaient comme les précurseurs de la délivrance prochaine. Ils racontèrent les défaites allemandes, leur découragement, leurs misères.

On devint même trop impatient.

Il y avait dans la population un désir irrésistible à devancer les événements.

Nous lisons dans le livre : Cinquante mois d'occupation :

A Schaerbeek, M. Van Camp, conseiller communal, arbore dès ce matin, le drapeau national. Son exemple est suivi par plusieurs dans la rue De Locht, Verboekhaven et de la Consolation; la « Police » intervient immédiatement, et M. Van Camp est arrêté.

A Laeken, à St-Gilles, on pavoisa très tôt ce matin, la police allemande fit rentrer les drapeaux partout, mais elle procéda avec une douceur surprenante.

Le drapeau allemand avait disparu de partout. Même du balcon du gouvernement général, rue de la Loi.

Ils furent probablement rentrés la nuit.

On sait aussi que des notables de la colonie allemande établis ici avant la guerre déjà ont été confidentiellement prévenus du prochain départ du gouvernement général et invités à prendre des dispositions en conséquence. Un de ces Allemands, qui vit à Bruxelles depuis trente ans, est venu trouver